

UNE ÉTOILE VENUE D'ALGER

Martial Houvet

Éditions ThoT
Roman historique

Martial Houvet est né en 1945 à Alger. Passionné de théâtre, il a suivi des cours de comédie et de mise en scène. Il est aujourd'hui metteur en scène de la compagnie Théâtre 1.2.3. d'Andernos, en Gironde, où il réside depuis de nombreuses années. Auteur de plusieurs sketches et essais sur le théâtre, *Une étoile venue d'Alger* est son second roman.

Introduction

Bouzariak se situe en Algérie, au cœur de la plaine de la Mitidja. C'est une petite ville de construction typiquement coloniale, découpée selon les règles d'une géométrie orthogonale et rationnelle. Cette technique permet d'imaginer, selon une perspective visionnaire, un plan de construction intégrant la maison, le potager, le verger, le jardin d'agrément et ainsi d'embellir les quartiers de la façon la plus logique et naturelle possible. Tout d'abord, posée sur l'immobilité de grands boulevards parallèles, Bouzariak dispose d'une élégance aérienne permanente. Les rues s'installent de façon à libérer des étendues confortables et attrayantes.

Bouzariak est une immense fontaine de rayonnements, de clarté et d'ombrages. On s'y baigne, on s'y abreuve inlassablement.

Les platanes, tout au long des artères, accueillent dans leur feuillage les rayons du soleil, créant au sol de larges tapis diversement rafraîchis. Partout, dans les allées, les rues, ces ambiances d'ombre et de lumière se blottissent, se séparent, formant une féerie de vitraux vivants, où se mêle le doux frémissement de l'air.

En permanence, la transparence et les infiltrations du ciel donnent naissance à l'éternelle tranquillité des lieux. Au zénith, surtout l'été, tandis que les campagnes environnantes soupirent sous les brûlures de l'astre, Bouzariak promène la vie sous les voûtes verdoyantes des grands troncs alignés.

Toute cette magnificence extrait de la nature les atouts merveilleux du bonheur de vivre.

En fin d'après-midi, certaines ruelles bordées d'orangers, de mûriers ou d'acacias traversent les ombrages autour desquels la lumière s'évade lentement. Des centaines de bouquets fleuris arrosent de leurs senteurs les mouvements de la vie. Sur les boulevards, plus larges, des gerbes de palmiers griffent l'azur de leurs palmes ajourées.

Quelles qu'en soient la raison ou la saison, se promener à Bouzariak est toujours un bien-être.

Quand la pluie s'en vient rafraîchir Bouzariak, un petit air de complicité s'installe dans l'harmonie naturelle des éléments. Les orages, éphémères et lourdauds, inondent précipitamment le sol d'où s'exhalent les senteurs imprégnées de chaleur et de terre. Les ondées persistent plus longtemps. Elles épousent l'air ambiant puis s'échappent en laissant, dans l'espace, des fraîcheurs aux effluves divers.

L'église et son clocher tronqué déposent deux larges volumes rectilignes superposés relevant d'une architecture simple que réunit, à l'arrière, une absidiole polygonale. Le porche, découpé par sept arcades praticables, assure l'esthétique principale du bâtiment. Autour, un petit parc se promène en orangers sauvages.

Et puis, la place des Platanes, bigarrée d'arbres centenaires

aux allures de girandoles géantes nourrit une épaisse chevelure végétale en dessous de laquelle règne le kiosque à musique.

L'ouvrage octogonal, surmonté d'une élégante coupole aux linteaux dentelés, reçoit tout autour une balustrade ajourée laissant passer l'escalier.

Les jours de fête, l'orphéon municipal s'y installe, animant ainsi l'ambiance et la joie populaire.

Quand le soir descend sur la ville, alors que les ombrages se mêlent au crépuscule, sous les voûtes hermétiques aux feuillages endormis, la fraîcheur de la nuit installe sa douce plénitude. Les promeneurs s'y apaisent avant de retrouver le sommeil mérité.

Ville étoilée, ombragée, parfumée des essences divines, habillée de verdure, Bouzariak accueille la nuit par l'exhalation des clartés naturelles au profit de la lumière artificielle pendue aux lampadaires endormis.

Soudain, les maisons, aux lueurs adoucies, s'estompent doucement dans leurs obscurités naissantes. Tout au long des rues, les ombres s'épaississent, emprisonnant le silence dans leur immuable sommeil.

Alors que le jour trébuche au bout du crépuscule, que la vie se détache des variantes urbaines, la lune, astre nacarat, dépose sur la nuit ses moirures célestes...

CHAPITRE 1 : LA FIN

Début 1962, à Bouzariak

La tête de mon grand-père avait la forme d'une miche de pain. Ces pains gros et ronds aussi bons sur les parties dures de la croûte que dans le moelleux de la mie. La démarche d'une tendre lourdeur, les épaules affaissées, le crâne lisse, le cou plissé, avec au-dessus de la nuque les débris d'une canitie appauvrie, le tout bedonneusement installé dans une lente tranquillité, il déplaçait une présence arrondie dans tous les compartiments du temps. Une présence douce et croquante.

Je ne le voyais pas marcher. Il passait.

Quand il s'arrêtait, c'était toujours au même endroit... Derrière le comptoir de son café.

Le café des Amoureux, son empire, son monde, son univers, « ma dernière traversée », comme il aimait bien dire.

Planté face à l'entrée du café, dans une verticalité semi-assise, le séant largement arrondi autour des bords du sempiternel haut tabouret, il tenait à pleines mains son journal ouvert, manifeste exutoire d'une surveillance transposée en posture attentive.

Le regard, horizontalement dirigé au-dessus de la surface

des larges pages tendues, décortiquait à travers les grandes baies vitrées de la salle, les passants de la rue.

Comme tout le monde se connaissait, c'était le petit défaut de mon grand-père qui, se croyant à l'abri derrière son journal, gratouillait du regard les allées et venues des uns et des autres, comme si chaque matin il voulait s'assurer que tout était bien en place, que la vie avait normalement démarré.

Quand mon grand-père s'installait, c'était toujours au même endroit... À table. Il déployait méthodiquement sa serviette, aussi lentement que la satisfaction éclairait son visage. Un quart de drap dont il glissait la pointe d'un des angles à l'intérieur de l'échancrure de son col de chemise. Alors, son buste s'inclinait légèrement vers la gauche, tandis que la main droite extrayait de la poche du pantalon son fidèle et éternel canif. Outil ô combien indispensable ! Avec une délicatesse ostentatoire, conformément aux traditions, il signait de la pointe de la lame le beau pain de campagne croustillant, avant d'en découper religieusement plusieurs épaisses tranches blondes. Un véritable cérémonial !

Il disait : « Tu sauras que tes invités ont bien mangé quand les plats repartiront pleins. »

C'était surtout son regard qui avait enrichi mon sourire de gosse. Il ne savait pas regarder, mon grand-père... Il caressait. Il caressait des yeux. Il caressait toujours. Sa tête, c'était de la pâte à caresses. On aurait pu la pétrir.

Il revenait du marché toujours en passant. Sa large, lourde et imposante stature s'évaporerait simplement parce qu'il était bon. Bon comme la douceur du matin, la tiédeur des belles soirées, bon comme le bonheur, comme la bonne heure, bon comme ce qui est simplement bon, sans accroc, sans question. Et cette

bonté l'enrobait et le rendait fort, voire puissant. Il passait puissamment sans que cela paraisse, sans que cela étonne.

Élevé à la campagne, à la fin du dix-neuvième siècle, il n'avait pas connu l'école.

Il savait les gestes pour faire. Tous les jours, il les refaisait, exactement les mêmes, aux mêmes moments, aux mêmes endroits.

Espagnol de naissance et d'identité, né sur le sol de l'Algérie en 1890, il avait d'abord épousé la France en lui offrant une alliance en forme de guerre 14-18. Il lui avait fallu quatre ans sous la mitraille pour devenir français. Un mérite somme toute logique à l'époque.

Mon grand-père ne parlait pas, il tonnait. La hauteur de sa voix était du niveau de ce qu'il était physiquement, forte et posée. Alors, bien qu'elle surprenne la première fois, ensuite elle paraissait normale, ajustée à sa carrure. Il avait adapté la langue française à sa juste mesure. Il disait *cemitière* pour cimetière, *entention* pour attention...

Ouvrier de la terre, travailleur sans rogne et sans relâche, il me conseillait de son beau timbre arrondi : « Pierre, mon p'tit, faut qu'tu fasses un métier où qu'on tient un crayon. »

Il n'était pas fier, il était vrai. Comme il ne savait pas lire, il feignait de lire son journal en regardant les images. Le journal était distribué très tôt tous les matins. Afin qu'il en eût connaissance, c'est ma grand-mère qui l'informait des nouvelles les plus importantes.

Je ne me souviens pas de son sourire. Les gens qui sourient sont aussi les gens qui ne sourient pas. Mon grand-père ne savait pas ne pas sourire. Je crois qu'il était un bon et gros sourire, du crâne aux orteils. C'est ce sourire-là, ce sourire d'être, ce sourire

d'aimer, ce sourire d'espoir, ce sourire de patience, de tranquillité et d'attention, oui, c'est fondamentalement ce sourire-là qui m'a fabriqué, qui m'a construit, qui m'a habité.

Mes parents résidaient aux abords du quartier Hélène-Boucher à La Redoute, localité sur les hauteurs sud d'Alger, dans la commune de Birmandreïs. Un bel appartement spacieux dont ils étaient les propriétaires. Un coin de paradis emmitoufflé d'ombrages apaisants dont la disparité proposait des flaques de tièdes lumières venues des rayons du ciel.

Nous vivions du salaire de mon père, chargé de responsabilités dans une importante société de fret portuaire.

D'un tempérament plutôt fier, supérieur, mon père s'idolâtrait avec des envolées qui fortifiaient sa position. Alors il argumentait avec des dictons populaires :

— Il faut de tout pour faire un monde. Dans toute entreprise, l'on a besoin d'un directeur et d'un balayeur. Mais ce n'est pas la valeur du travail qui démontre la différence de salaire — alors, il se levait —, ce qui fait la différence de salaire entre un balayeur et un directeur, c'est la responsabilité...

Il est vrai qu'en Algérie, on savait toujours qui était le balayeur.

Les rentes dégoulinantes des héritages immobiliers ajoutaient, à la bourse déjà charnue, un embonpoint confortable. Nous étions des arrivistes de la bourgeoisie coloniale bien pensante.

Bien que ses aïeux fussent des gens de la terre, mon père était un citadin. Il portait l'héritage patrilinéaire de son ascendance depuis la prise de l'Algérie en 1830. Il en était fier.

— Je porte un nom français et descends directement, de père en fils, d'un de ceux qui ont porté les armes de la conquête.

Français d'Algérie d'origine, un vrai de vrai, affûtait-il dans les chaudes discussions sur les pouvoirs sociétaux, à la fois fictifs et symboliques.

Sûr de cette filiation agnatique, il avait installé une dominante artificielle qui le comblait. Et pour s'en enorgueillir, il conjuguaît à la première personne quand il parlait de ses aïeux.

— Moi, j'étais au débarquement à Sidi Ferruch lors de la prise d'Alger, le 5 juillet 1830 à 16 heures, précisait-il et pérorait-il pour imposer sa suprématie légitime.

Cette gloire immarcescible le rajeunissait. Il avait l'art d'embellir la fierté.

Pour lui, être le descendant patronymique d'un citoyen du pays colonisateur définissait l'authenticité du « Vrai Français d'Algérie ». Heureusement, ce n'était que « pour lui ».

Il ne parlait naturellement jamais des litres de sang espagnol et italien venant des épouses de ses aïeux qui, au confluent de la ligne mâle, alimentaient le flot de ses artères.

Il n'était pas raciste, mais on aurait pu le qualifier de « *raciniste* », si ce mot avait existé.

En réalité, la vraie nature de mon père était de régner, de diriger. Il était « chef » dans le domaine de ses activités professionnelles et le pouvoir patriarcal qu'il imposait à la maison ne laissait aucune place à l'alternative.

Ma mère avait du sang espagnol et génois, était très belle, jouait *La Lettre à Élise* au piano, et avait pris la bonne habitude de se taire. Donc elle était parfaite ; d'autant que son père était le patron du *Café des Amoureux* à Bouzariak.

Quant à moi, je portais la couronne de l'héritier unique d'une épopée familiale de cent trente-deux ans, dont on ignorait alors

qu'elle s'achèverait en exode sur les flots fraternels et fratricides de la Méditerranée.

* * * *

Le *Café des Amoureux* étalait sa belle devanture sur une grande avenue de Bouzariak. Depuis quinze ans, mes grands-parents maternels y tenaient commerce.

C'est mon grand-père qui avait eu l'idée de l'enseigne. Ce n'était pas commun, mais il aimait bien. Il aimait surtout bien ce qui n'était pas commun.

Le père Antoine, un habitué, habitait à côté, juste après la petite impasse située à une vingtaine de mètres. Un pilier de bar. Pire, un mur de soutien. Il aimait parler, surtout des autres. Pour critiquer, bien entendu. Tous les jours, il faisait un nettoyage des habitants du quartier et même de ceux des environs. Tout le monde était bien lessivé, propre pour la journée.

Il souffrait d'une fréquentation chronique au *Café des Amoureux*. Son traitement était imposé de la sorte :

- le petit blanc de dix heures,
- l'apéro de midi,
- le petit rouge de dix-sept heures,
- et enfin, l'apéro du soir.

Une petite horloge hydraulique, à l'alcool.

Il entrait toujours en pérorant puis lançait dans l'espace : « Un p'tit coup, Joseph ! » Selon l'heure, mon grand-père savait la nature du « p'tit coup ».